

Copie de conservation et de diffusion, disponible en format électronique sur le serveur WEB du CDC :

URL = <http://www.cdc.qc.ca/prospectives/6/boucher-6-4-1970.pdf>

Article revue Prospectives, Volume 6, Numéro 4.

*** SVP partager l'URL du document plutôt que de transmettre le PDF ***

Le monde... étudiant à toute allure!

par Pierre BOUCHER *

DEPUIS CINQ ANS, les étudiants ont beaucoup écrit, se sont fait valoir comme jamais, ont manifesté de toutes les manières et ont finalement réussi à attirer l'attention sur eux, si bien qu'il ne convient plus de parler de mouvement étudiant mais plutôt de mouvement social par lequel les étudiants veulent maintenant être reconnus comme des citoyens à part entière. L'étude du mouvement étudiant doit donc désormais se faire par l'analyse des événements et des systèmes et on comprend mieux la nécessité d'institutionnaliser les conflits de générations, comme autant de moteurs du changement social.

Détruire les élites !

Déjà en 1965, on assistait à l'effondrement de la superstructure des congrès de jeunesse. Puis, progressivement, la presse et le syndicalisme étudiants réclamaient à cor et à cri l'unilinguisme et l'indépendance politique du Québec. On voyait alors des étudiants exiger l'abolition des cours magistraux, d'autres manifester contre la guerre du Vietnam. En cours d'année 1966, les étudiants reconnaissaient trois priorités leur tenant spécialement à cœur : l'indépendance, le socialisme et l'éducation. Dès 1967, on parlait beaucoup, dans le monde étudiant, de la

* L'auteur est attaché de recherche au Centre d'animation, de développement et de recherche en éducation.

nécessité de rationaliser et de socialiser les professions. En 1968, on assistait à l'historique occupation massive des CEGEP; puis, en 1969, presque au moment où plusieurs universités étaient secouées par les plus fanatiques, c'étaient les syndicats étudiants qui, l'un après l'autre, décidaient de se faire hara-kiri, pendant que quelques illuminés se découvraient une vocation de kamikazes sur la place publique !

Aujourd'hui, en 1970, « tout le monde étudie, personne n'est étudiant »... et pourtant on retrouve partout l'existence de tel mouvement social qu'alimentent, plus que jamais, les jeunes, ceux qu'on trouve aux études alors que la civilisation occidentale a perdu le nord...

La terre est à l'année zéro !

Alors que l'accélération est devenue une force sociale primordiale, sa nature éphémère se présente maintenant, en tant que corollaire culturel, comme une force psychologique capitale. La rapidité du changement introduit une dimension d'instabilité, dans nos vies, une qualité de brièveté qui semble devoir sans cesse s'accroître d'une année à l'autre. On assiste alors à l'émergence de deux tendances interreliées, de deux forces conductrices de l'histoire : « *first, the acceleration of change itself; and, second, its cultural*

and psychological concomitant, transience » (Toffler, 1970).

Ces phénomènes créent un nouvel environnement éphémère pour l'étudiant et l'homme contemporains, une société, une civilisation hautement transitoire, fascinante, fébrile, trépidante, mais surtout rapide et tout orientée vers un état de choc à plus ou moins brève échéance. C'est ainsi qu'on rencontre des gens qui, vivant au milieu du changement le plus turbulent de l'histoire de l'humanité, s'entêtent aveuglément à en nier l'existence, comme cet homme d'affaires qui, las de vivre, sourit paternellement à son fils en l'assurant que rien ne change jamais vraiment. On se rassure à partir de notions trompeuses, comme celles prétendant que l'histoire se répète toujours ou que les jeunes auront toujours été révoltés ! Ou alors on s'enterre, qui dans une spécialité, qui dans son job ou son hobby, qui dans tel rôle social, en ignorant tout le reste. Ou, encore, on tente de s'accrocher à des modes de conduite qui, bien qu'antérieurement adéquats, sont devenus tout à fait inappropriés : les vieilles routines sont remises à l'épreuve avec un désespoir farouche. Plusieurs sont fascinés par les communes rurales, le romantisme bucolique qu'affichent la poésie et l'art des sous-cultures hippie et post-hippie; d'autres se surprendront à défier le montagnard Che Guevara, à revérer la société pré-industrielle, en exigeant un vote de blâme à l'endroit de la science et de la technologie et en recourant, au besoin, à des clichés marxistes ou freudiens comme réflexes inconditionnels aux problèmes de l'avenir... D'autres victimes éventuelles des chocs qui attendent les hommes aux prises avec l'explosion de l'information, la nouveauté et le changement de l'environnement tentent de s'en tirer en réduisant toute chose à de simples équations : cela devient une marotte — ou un véritable snobisme — de s'emparer de McLuhan, Marcuse ou Maharishi pour expliquer tous les problèmes du passé, du présent et de l'avenir ! Toutes ces réactions au changement transitoire (blocage, surspécialisation, régression et sursimplification) demeurent des modes classiques de mésadaptation en présence d'une surcharge culturelle. Toutes ces approches visent à justifier une apathie trop souvent pathologique et anti-adaptative et trahissent, beaucoup plus qu'une profondeur intellectuelle, une inquiétante propension au choc de l'avenir !

Un climat d'urgence

Le changement est sain, car c'est la vie même ! Et les changements radicaux dans toutes les sociétés

sont amplement justifiés. Et pourtant, comme l'écrit avec beaucoup d'à-propos Toffler (1970) : « *every-time we accelerate a change, we need to take into account the effect it has on human capability. Just as we need to accelerate some changes, we need to decelerate others. If we don't... we shall become the world's first future-shocked society.* » C'est pourquoi, s'il faut accorder quelque crédit au témoignage des savants, nous aurons plus que jamais besoin d'entendre les futurologues prédire le présent. Les hommes veulent savoir ce qui les attend et « ça urge », s'il faut en croire les étudiants !

Malheureusement, il est à prévoir que bientôt les essais icariens des futurologues risqueront de les faire revenir au point de départ ou sombrer dans les ténèbres d'un chaos cérébral parce qu'ils auront trop voulu s'échapper loin du temps présent ! Le psychanalyste et le psychologue clinicien auront longtemps été, parmi d'autres, reconnus pour n'avoir d'intérêt que pour le passé des humains, recherchant, respectivement, des années et des mois durant, dans les théories psychologiques, les déterminismes inconscients d'un apprentissage névrotique ou d'un comportement antisocial. Puis progressivement, il leur fallut, à eux comme aux éducateurs par exemple, accorder une importance capitale au présent existentiel de tous ces individus qui apprennent, s'interrogent et évoluent. Le hasard voulut que plusieurs fussent appelés, à leur corps défendant, à se préoccuper récemment de l'avenir des individus, spécialement de ceux qui faisaient quotidiennement l'objet de leurs humbles recherches : les étudiants québécois, s'étant spécialement mis en évidence depuis cinq ans, comme d'ailleurs tous les étudiants du monde, se sont retrouvés soudainement au cœur des prédictions de dizaines de chercheurs. *L'étudiant de 1985 : une carrière d'avenir!* tentait récemment une projection prospective, assez fantaisiste sans doute, mais somme toute plausible. Cet essai cherchait, parallèlement à d'autres efforts plus substantiels, à définir le portrait robot de l'étudiant de l'avenir; celui-ci s'intéresse à l'étudiant contemporain.

Une nouvelle perspective

Entre la *rétrospective* asservissante et la *prospectif* toujours incertaine, le futurologue, pour éviter l'erreur d'Icare, doit pouvoir se raccrocher à la *perspective*, dans l'espoir qu'il puisse contribuer à identifier certaines des « tendances lourdes ou porteuses d'avenir du monde étudiant depuis cinq ans »... « tendances prophétiques des étudiants qui seraient

révélatrices de leur évolution jusqu'en 1985, tendances ou complexes (faisceaux de tendances associées) indubitablement distincts des faits, événements et accidents de parcours : montrer, en sommes, les forces essentielles du monde étudiant telles qu'elles accusent un *dynamisme* d'avenir et traduisent autant les dernières manifestations d'une époque que les premières expressions d'une nouvelle ». Comme Marier a bien su le voir, les courants culturels du monde étudiant moderne sont variés et nombreux et ceux qu'il identifiait récemment, avec beaucoup de lucidité, pourraient, à eux seuls, faire l'objet d'une longue analyse.

Il s'agissait là, assez généralement, des tendances qui pourraient bien appartenir à l'évolution de la société tout entière. Seuls le sabotage syndicaliste, la propension aux drogues, l'hérmaphrodisme vestimentaire et le happening scolaire pouvaient sembler, à l'intérieur de cette nomenclature, appartenir aux étudiants, pris comme groupe de contestation, de pression et d'évolution. C'est bien peu pour laisser supposer que les jeunes étudiants des cinq dernières années ont contribué à fabriquer l'histoire du *XX^e* siècle. Pourquoi penser que leurs mœurs auraient, plus qu'à toute autre époque, contribué à remplacer une civilisation par une autre ? Jamais, de mémoire d'homme, un historien leur aurait attribué une aussi lourde responsabilité. Leur turbulence n'est-elle pas aussi chronique que les éclipses solaires ? Serait-ce parce qu'ils se montrent impatients ou qu'ils n'acceptent pas d'emblée l'allure effrénée de l'évolution qu'il faudra toujours en sacrifier une large part au Minotaure ? Les adolescents sont difficiles à comprendre, non parce que leur crise est nouvelle, mais parce qu'ils participent à la cassure d'une société, comme à beaucoup d'autres moments de l'histoire...

Heureux qui comme Socrate...

On n'a qu'à se rappeler le désespoir d'un prêtre égyptien qui s'écriait, 2000 ans avant Jésus-Christ : « notre époque se trouve dans une phase critique, les enfants n'écoutent plus leurs parents. La fin du monde n'est plus très loin », ou qu'à relire cette inscription relevée récemment par un archéologue sur des amphores, vieilles de plus de 3000 ans, trouvées dans les ruines de l'ancienne Babylone : « Cette jeunesse est pourrie jusqu'au fond du cœur. Les jeunes sont méchants et paresseux. Ils ne seront jamais comme autrefois et ne pourront jamais maintenir notre culture. » La situation ne s'est pas améliorée avec

le temps, s'il faut croire Hésiode qui aurait dit, 720 ans avant Jésus-Christ : « Je n'ai plus aucun espoir en l'avenir de notre pays si les jeunes d'aujourd'hui doivent être les dirigeants de demain, car ils sont insupportables, inconscients, voire effrayants ». Même Socrate avait à se plaindre de ses étudiants et ne se gênait pas, 399 ans avant notre ère, pour les stigmatiser de verte façon : « Nos jeunes aiment le luxe, ont de mauvaises manières, se moquent de l'autorité, et n'ont aucun respect pour l'âge. À notre époque, les enfants sont des tyrans. Ils ne se lèvent pas devant une personne âgée, ils répondent à leurs parents, ils sont impossibles ! »

Enthousiasme, vertu des forts

On voit que les problèmes — ou du moins l'idée qu'on s'en fait — ne changent guère ! En dépit des jeunes et avec les jeunes, la planète continue de tourner. Peut-être le cycle accéléré du progrès accentue-t-il davantage que jadis les différences entre les générations et les formations qu'elles reçoivent. Mais on doit penser que la jeune génération a besoin, comme toutes celles qui ont précédé, de s'adapter à notre temps, qu'elle est ouverte aux activités positives, désireuse de s'intéresser aux nouvelles techniques, préoccupée de son avenir familial et professionnel. Il faut être sûr de son désir et de son besoin de collaborer avec les adultes. Il faut être persuadé qu'elle est aussi disposée que quiconque à adopter un idéal et à accepter des responsabilités. Sans doute même a-t-elle, davantage que la précédente, le sens de la communauté et est-elle capable d'un plus grand dynamisme et d'un meilleur enthousiasme. Le philosophe Jean Guilton ne prétend-il pas que la société tend vers un gouvernement unique et unifié, en dépit de ses soubresauts inquiétants et des aberrations transitoires de sa jeunesse ? Pourquoi serions-nous moins optimistes que les biologistes qui croient, malgré tout, que la civilisation sortira victorieuse de l'impasse créée par sa technologie ? Pourquoi ne pas souhaiter que soit enfin partout entendu le slogan de Montagu qui voit tous les espoirs permis à la civilisation qui saura redonner sa place à l'Amour ?

... Connaître les jeunes

Utilisant certaines données expérimentales d'une recherche susceptible de promouvoir l'élaboration de mesures de la maturité et de l'adaptabilité d'étudiants québécois, comment ne peut-on pas s'étonner de voir un échantillon de cégépiens répondre unanimement

par l'affirmative à des propositions comme celles rapportées ci-dessous.¹ Ces contenus socio-culturels véhiculeraient-ils la « vérité politique » de ces étudiants, donneraient-ils le ton de leur émancipation académo-socio-culturelle à un moment donné? Peut-être bien, mais il existe d'autres problématiques tout aussi valables. La difficulté d'analyse, pour ne pas dire le malaise, tiendraient dans le fait qu'il faut vivre dans un monde trop nouveau pour des jeunes mal préparés, où l'école est devenu le lieu privilégié où se manifestent les contradictions sociales, où les parents inquiets, trop préoccupés ou incertains dans leurs choix ou leurs options, ne transmettent plus rien à leurs enfants qui souffrent de cette insécurité. Voilà ce qu'en naissant l'adolescent d'aujourd'hui trouve: un monde où, en une heure, on couvre une distance qu'il fallait autrefois des mois pour parcourir, où le moindre événement est aussitôt connu de tous, où les continents en même temps se rapprochent et s'opposent, où règnent la vitesse, le confort, la technicité et le gadget, et auquel les adultes mêmes qui l'ont créé sont mal adaptés; un monde où, depuis la Société des Nations garante de la conviction de sincérité chez tous les partenaires, de paix et de respect des droits de l'homme et des peuples, on ne cesse de se battre et de se tuer à grande échelle. L'adolescent, l'étudiant du XX^e siècle, ne sont pas d'une espèce nouvelle: le monde qui les reçoit est nouveau, lui: plus défiant, moins accueillant, plus rapide, plus fuyant, moins humain, plus terrifiant...

Pour adultes de 18 ans

Le cinéma international montre bien que la jeunesse est à la recherche du Dieu perdu. *Changes, Easy Rider, More, Les Chemins de Katmandou, The Trip, Prologue* et combien d'autres films révèlent que,

1. Je peux faire preuve de jugement vis-à-vis des problèmes cruciaux de mon milieu collégial.
- Je crois que le phénomène hippie n'est pas le seul symptôme de la crise fondamentale qui existe au sein de la société nord-américaine.
- Je crois indispensable que les étudiants collaborent à l'édification des nouvelles structures éducatives.
- La révolution ne se prépare pas dans des structures et des organisations, mais dans l'individu, dans son sens des valeurs, dans sa vision de lui-même, dans ses rapports avec les autres.
- Je prétends que contester ce n'est ni demander ni revendiquer, mais affirmer dans l'action sa volonté de participer par la critique, par l'initiative et par la création à la vie individuelle et collective.
- Je veux que le travail de l'éducation soit plus relié à la vie réelle de la société et que la lutte de l'individu soit tempéré par une considération plus grande des valeurs humaines et sociales.

pour les jeunes, la réalité est partout décevante et qu'ils sont, surtout les hippies, en marche vers le soleil, la mystique et la drogue. Parmi d'autres, depuis cinq ans, Jung aura dénoncé l'insatisfaction croissante des besoins fondamentaux de l'homme, de ses tendances inconscientes mais vivaces, valeurs profondes qu'on oublie en Occident dans l'éblouissement de la raison scientifique et qu'il semble que l'Orient ait soigneusement conservées: le seul fait que les hippies, par exemple, soient des pèlerins, donne évidemment un sens actuel à la théorie de Jung. La Civilisation va vers l'Ouest, le Pèlerinage va vers l'Est. La Civilisation a toujours obstinément suivi le Soleil dans sa course, mais, pour trouver l'Absolu, il faut aller vers l'Est! À leur façon, les jeunes contribuent peut-être ainsi à réorienter l'histoire de l'humanité?

Toute la question est de savoir comment les étudiants du monde réussiront à influencer le périple de ce fol orbite que décrit la civilisation dans son élan infernal vers le point Oméga dont parlait Teilhard de Chardin. Mais, qui sont-ils ces étudiants québécois qu'il faut apprendre à mieux connaître, en gardant une certaine distance, à travers un miroir unidirectionnel qui rend l'observation déguisée et inoffensive. Car autrement, les étudiants se plaisent à déconcerter! On n'en veut pour preuve que l'expérience désastreuse de beaucoup de recherches actuelles, que l'impasse dans laquelle risque, par exemple, de mettre l'Université du Québec à Montréal un excentrique sociologue français, que la dissociation d'une fraction d'étudiants de tous les carrefours, de tous les colloques, de tous les syndicats que des adultes veulent parfois tenter de catalyser, en les calibrant à la mesure de leurs propres perspectives ou en tentant de colmater toutes les brèches. On pourrait bien cerner ici une tendance historique du monde étudiant: il veut faire bande à part, il désire fonder sa société dans la Société, son pouvoir dans l'Ordre établi. Mais l'unanimité est loin d'être consentie: les étudiants français ne battent-ils pas tous les records de factions politiques? On ne s'entend pas sur le but du syndicalisme étudiant et ce n'est pas la majorité qui voudrait le voir politisé et sectaire. On ne se comprend pas sur une philosophie révolutionnaire et les activistes barbus doivent sans cesse compter avec les anti-révolutionnaires bien coiffés!

... favoris au cœur de l'oreille

Pourtant les jeunes excités des dernières saisons, les futurs dirigeants des années 80, ont repris le chemin des universités et des collègues, paisiblement et

benoîtement, en septembre dernier. Même si l'été aura laissé ses traces. Aussi bien, les jeunes gens et les jeunes filles se sont présentés dans des accoutrements qui, il y a seulement deux ans, leur aurait valu d'être renvoyés chez eux ! Parmi les garçons, c'est à qui aura les cheveux les plus longs et les plus touffus, la règle étant, chez les administrateurs, qu'il faut bien laisser les jeunes se défouler comme ils le veulent à la condition qu'ils étudient. Quant aux filles, elles hésitent (éternelle prérogative féminine) entre les jeans à pattes d'éléphant et les mini-jupes. Mini est d'ailleurs, dans le cas présent, un euphémisme: on devrait plutôt dire micro... Malheur aux professeurs trop exigeants ou trop intransigeants: les étudiants se révoltent aisément et imposent leurs desiderata: après tout, au prix auquel on leur administre les subtilités de l'éducation moderne, il est bien normal qu'ils manifestent leur individualité quand ils le jugent bon et nécessaire ! Ça fait du mal à qui ?

Les voyages ne forment plus...

Un autre phénomène du monde étudiant qui pourrait bien provoquer le déclin de notre « pseudo-culture 1970 », c'est cette impuissance de trop d'étudiants à être jeunes ! Les habitués de tel magazine d'information étudiant auront déjà compris qui ne feraient même pas quartier aux introuvables latins qui le rédigent ! Trop d'étudiants se prennent pour d'autres, tellement trop se prennent au sérieux, inaptes à l'humour qui déride et assainit, incapables, grands défenseurs du *nil admirari*, du plus petit mouvement contemplatif devant un objet de beauté et, surtout... ne risquant pas le nez dehors sans leurs béquilles psychologiques: liquides éthyliques, méthédrine et amphétamines de toutes sortes (ces fameux *speeds* qui ne mènent rapidement qu'au cimetière), cannabis et autres stupéfiants, L.S.D. et acide... quand on n'opte pas tout simplement pour « l'ordre des *junkies* » ! Curieux *junkie* que cet étudiant moderne dont le *horse* a pour nom *héroïne* ! Et bien triste *héroïne* que cette étudiante qui attend que son hippie revienne de *voyage* !

Il semble qu'il faille démystifier, de toute urgence, « la culture jeune » comme l'apanage des moins de 20 ans ! On est jeune tant qu'on réussit à se renouveler, à s'émerveiller et à s'adapter à la condition humaine, même quand elle semble absurde, sans issue ou intolérable. On est vieux quand, même à dix-huit ans, on s'évade dans toutes ces formes de vie artificielle qui compromettent l'exercice de la liberté et sabotent la dignité de l'homme ! Bien sûr que l'héroïne, la méthédrine, voire la mescaline, posent des problèmes à

faire dresser les cheveux sur la tête. De là à aller en prison pour une bouffée de « hasch », à prolonger la garde à vue d'innocents présumés, à entraîner systématiquement des policiers d'élite pour traquer les fumeurs occasionnels, à maudire en bloc les étudiants, les chevelus, les jeunes, les intellectuels, les gauchistes, tous corrupteurs de la fibre nationale, il y a un monde d'évidences contestables ou truquées. Jeunesse = drogue, c'est comme femme = péché de chair: une bonne recette d'excommunication moyenâgeuse. Pourtant les jeunes étudiants auront, plus que jamais, besoin d'être en possession de tous leurs moyens pour arriver à survivre. Et l'humanité, pour se retrouver au-delà de l'an 2000, se tourne désespérément vers les forces vives de sa jeunesse.

Plus ça change, moins c'est pareil

La société de tolérance de demain offrira une éblouissante variété de choix: produits, loisirs, cultures, carrières, styles de vie, modes vestimentaires de tout acabit ! Pourtant, c'est la très vive allure de cette nouvelle société qui en sera la moins discutée caractéristique. Le superindustrialisme sera fait d'une suite de sociétés transitoires, constituées d'institutions, de relations et de règles mouvantes comme un kaléidoscope ! Dans ce monde pirandellien de demain, l'individu sera forcé de nouer et de dénouer ses liens avec l'environnement à un rythme sans cesse accéléré. Les choses, les lieux, les gens, les organismes, les données se succéderont dans sa vie, l'obligeant à apprendre, à désapprendre et à réapprendre, à s'engager et à se libérer, à s'adapter et à se réadapter, bref à vivre à une allure jamais vue auparavant, bousculade de la vie quotidienne qui produit déjà le désarroi de millions d'hommes ! Combien parmi nous se retrouvent médusés, tendus, engourdis, écrasés, terrifiés par le changement de cette ère ? Combien ne peuvent même plus conduire leur vie avec compétence ? Les étudiants, parmi d'autres, seraient-ils les premières victimes de ce qui pourrait bien être la plus terrifiante maladie sociale de l'avenir, le *future shock*, cet effondrement du pouvoir d'adaptation que même l'individu le plus fort et le plus stable ne peut éviter quand les exigences du changement épuisent ses défenses physiques et paralysent ses capacités mentales. Si on demande à un être humain de modifier son existence trop rapidement, il tombera malade ou, tout au moins, risquera de sombrer dans la confusion, le désarroi, l'angoisse et l'irritabilité. Qu'on en soit conscient ou non, notre comportement trahit, chaque jour, une tentative pour parer le choc qu'est devenu l'avenir: les étudiants peut-être plus que les autres, eux qui

abandonnent parfois avant même d'avoir engagé une lutte véritable parce qu'ils n'ont certes pas le recul nécessaire pour comprendre que, selon le mot de TOFFLER (1970): « *The secret of coping with future shock is not, therefore, to suppress change, which cannot be done, but to manage it.* »

Une lueur d'espoir

Et pourtant, un bel effort culturel du monde étudiant pourrait bien être son désir pressant de substituer à la démocratie de délégation, une démocratie de participation. Là, l'accord est beaucoup plus complet: on n'a qu'à revoir la liste des dix événements américains majeurs du domaine de l'éducation en 1969 pour saisir l'importance de ce raz-de-marée. Une enquête récente de l'Association des collèges du Québec montre bien, aussi, que, si les adultes en place tendent à protéger le droit à l'éducation de tous les étudiants, ce sont les jeunes qui se battent le plus pour instaurer le droit à la participation, apport qu'ils confondent encore avec le happening sans doute, mais qui prendra sûrement, un jour, sa véritable dimension! On n'a qu'à se rappeler le long cheminement judiciaire de la règle Tinker qui consacrait récemment, aux États-Unis, la liberté d'expression des étudiants!

On commence d'autre part de voir poindre, en Amérique, un fougueux retour au naturalisme, les jeunes prenant de plus en plus conscience que cette décennie sera décisive pour le sort de l'humanité. Deux issues possibles en 1980: l'apocalypse ou la terre promise! Et même si les jeunes sont encore souvent ici à contre-courant, il faudra voir comment, le cœur battant la chamade, ils seconderont leurs aînés dans la lutte contre les poisons de notre civilisation dont la liste s'allonge sans cesse! Les jeunes consomment les stupéfiants mais ne les fabriquent pas!... souvent ils ne sont qu'exploités par des mercantis sans scrupules. Mais ils condamnent la pollution de l'air et de l'eau, réclament des centres de loisirs et de vacances de plein air, se montrent sporadiquement enthousiastes vis-à-vis d'un naturisme hygiénique et libérateur.

Mission impossible

Les étudiants québécois, on l'aura déjà lu ailleurs, ont les complexes d'Oedipe, de Thésée et d'Hamlet, héros d'un autre âge auxquels ils pensent pouvoir dare dare servir de substituts. Ils sont même un peu cyniques, les étudiants, quand ils veulent faire l'éducation des adultes. Il fallait voir le programme de leur semaine d'éducation sexuelle à l'Université de Montréal

pour penser qu'ils veulent se hâter d'en savoir plus long que leurs aînés... ou de vivre plus heureux? Cet investissement libidinal de tout leur comportement, c'est un trait d'importance, un dynamisme qui déteint déjà sur d'autres couches de la société. Un peu comme leur besoin de structures parallèles à celles des adultes, autre tendance dont la brimade aura entraîné finalement un écœurement à l'origine de la contestation, de la révolte et du refus de participation. Le plus drôle, c'est que, même dans les collèges, on découvre souvent deux têtes de front tout à fait opposées: les activistes et les intégristes; les uns prêchant la révolution, les autres protégeant la tradition. Même le monde étudiant est divisé et il faudrait peut-être voir là le signe d'une cassure irréversible de la civilisation actuelle. On assiste, en tout cas, à l'heure actuelle, à une société parallèle du monde étudiant, celle des *drop outs*, qui n'offre, malheureusement, aucune idéologie de rechange.

Son sexe et leur désarroi

La femme québécoise a, par ailleurs, tellement changé depuis cinq ans que même les étudiants ne s'y retrouvent plus! Personne n'a plus l'air de savoir vraiment ce qu'est un homme et ce qu'est une femme! Sans doute le problème est-il tout simplement mal posé: car, pendant que des féministes et des anti-féministes livrent ainsi des combats d'arrière-garde, les hippies, cette jeunesse de l'an 2000, portent des pantalons de velours, se mettent des fleurs dans les cheveux, renoncent à l'agressivité pour la douceur. On parle, dans ce cas, non de crise de la condition masculine, mais de crise de la condition humaine: celle de la condition féminine n'en serait-elle pas tout simplement un de ses aspects actuels les plus aigus et les plus urgents? En jouant sur les mots, on pourrait dire qu'il n'a jamais été plus dur d'être homme, surtout quand on est femme... peut-être bien quand on est étudiante...

Malgré cela, les Québécois, quand ils sont étudiants, rêvent beaucoup... de carrières nouvelles, par exemple, parce qu'ils pensent pouvoir aider l'humanité à apprendre à mieux comprendre le changement et à survivre au travers de tous ces chocs qui l'attendent! On les entend souvent exiger que l'éducation soit plus proche de la société, de l'industrie et de la technologie, pour qu'ils puissent se révéler à la fois plus utiles et plus prévoyants. Plusieurs d'entre eux rêvent déjà de devenir futurologues, prospectivistes, naturologues, hygiénistes, sexologues ou... tropologues peut-être?

La valeur des règles...

Un autre impératif qu'il faudrait analyser ici est celui qui remet sans cesse au premier plan la nécessité de redéfinir les valeurs de la société, avant même, comme le prétendait récemment un sociologue, de prévoir l'élaboration de « règles du jeu » au collège ou dans la Cité. Les règles du jeu ? C'est beaucoup trop tôt et les étudiants ne sont pas prêts ! D'ailleurs des règles du jeu supposent qu'il se joue un jeu quelconque dans les collèges et les universités... et cela, qui le croit vraiment ? Les jeunes, il faut le craindre, refuseront encore longtemps de s'amuser avec leurs aînés !

C'est plutôt un drame qu'on y peut observer et, en face de cette dure réalité, un rappel des règles du théâtre classique apparaîtrait plus indiqué ! La vérité ne semble pourtant tenir ni du ludique ni du tragique. Et pas davantage de cette série télévisée du vendredi soir ! C'est plutôt du grand comique humoristique, du happening culturel et scolaire sarcastique qu'on y voit se jouer très souvent dans ce milieu de vie volcanique où il peut paraître utopique de vouloir actuellement structurer quoi que ce soit ! Parce que l'étudiant moderne, Prométhée du XXI^e siècle, se heurte sans cesse à une société adulte, à un *establishment* qui manque scandaleusement d'humour et où ne domine que le « sérieux bestial », — un peu comme sur la scène internationale — le seul antidote valable qu'on puisse imaginer, ne serait-ce pas l'humour, droit fondamental de l'homme et vertu éminemment démocratique ? Puis que les jeunes Québécois n'en sont encore qu'à l'âge métaphysique et parce qu'il faudra attendre 1985 avant de voir l'étudiant rivaliser de privilèges avec l'adulte, pourquoi l'éducateur, à l'exemple du savant, n'accepterait-il pas de ne pas trop se prendre

au sérieux, son sens de l'humour étant peut-être le seul garant de sa disponibilité intellectuelle.

L'humour des uns...

Des scientifiques — et parmi les plus écoutés maintenant — ne se moquent-ils pas eux-mêmes de la Science, s'efforçant de promouvoir « l'art de faire des recherches... sans en faire réellement ! » Ceux qui passent leur vie à dresser des chimpanzés savent bien que l'humour, ce rire qui montre les dents, soulage l'homme en l'aidant à redresser le tort que lui fait l'existence. N'importe quel futurologue nous confirmera d'ailleurs qu'en éducation comme ailleurs, le temps viendra où l'homme rendra les machines... et les règles du jeu... inutiles ! Seule une connaissance subtile du rire et un sens aigu de l'humour seront appelés à satisfaire aux exigences de l'agressivité et adouciront les démonstrations des passions politiques des étudiants... et des autres.

Tout le problème est de savoir s'il ne faudra pas exiger, dès que possible, de tous les étudiants, qu'ils détiennent, avant même de pouvoir rigoler avec leurs professeurs ou leurs administrateurs, un doctorat en relations humaines ! Il faudrait peut-être tenter d'intéresser les universités les plus libérales. En face d'un refus de collaboration, les étudiants auraient peut-être enfin raison d'entonner leur *cegep blues*. La quatrième volonté, c'est quand même eux qui l'ont inventée ! En la journée de la planète Terre, le 22 avril 1970, il fallait voir les étudiants québécois se joindre à leurs camarades américains pour exiger une purification symbolique de la planète empoisonnée ! C'est peut-être ça la dernière manifestation d'une époque, ou la toute première expression d'une nouvelle !